ESPAGNE

—ET—

Etats-Unis.

Deux nations, braves toutes les deux, puissantes toutes les deux, sont sur le point d'entrer dans un conflit armé, dont nul ne peut mesurer l'étendue, ni prévoir les conséquences. Il n'est pas un homme sensé, quelle que soit son opinion, quelle que soit sa religion, qui ne puisse envisager sans horreur ce choc possible entre deux peuples, qui, en y réfléchissant bien, n'ont aucun motif pour en venir aux mains. Mais sait-on jamais où l'on s'arrêtera, quand on s'engage dans de pareilles discussions qui mènent fatalement les peuples les plus civilisés, les plus disposés à s'entendre, à la rupture éclatante, dont la guerre est l'inévitable conséquence?

Il ne m'appartient pas de rechercher quelle a été la cause de cette sourde hostilité, qui depuis déjà si longtemps, a refroidi les relations entre l'Espagne et les Etats-Unis.

Depuis au moins quatre ans, l'Espagne est engagée dans une guerre, sans trève et sans merci, avec une population insurgée, voulant malgré tout, et quand même, son indépendance, ou la mort. Elle a envoyé à l'île de Cuba des forces imposantes et les meilleures de ses généraux, et, cependant, si nous devons en croire les dépêches, elle n'est pas encore arrivée à bout de cette insurrection, la plus terrible, la plus tenace, qui se soit jamais produite.

Au premier abord, il semble étrange qu'une armée comme l'armée Espagnole, brave, disciplinée, bien commandée, ne puisse pas briser la résistance d'une phalange d'insurgés, dont l'effectif ne dépasse peut-être pas trente mille hommes, sans cohésion, sans discipline, dont les chefs, braves, énergiques, d'une rare audace, sans doute, ne justifient pas, cependant, par les études faites, de sérieuses connaissances militaires. Il n'échappera a personne, que si les forces insurrectionnelles avaient été livrées à elles-mêmes, à leurs propres ressources, elles n'auraient pas tenu deux mois, devant la puissante armée, l'artillerie formidable que les Espagnols doivent actuellement avoir dans l'île. Bien des personnes qui ne connaissent pas l'Espagne, attribuent cet insuccès au peu de valeur de son armée. C'est une profonde erreur.

Si dès le début des hostilités, la flotte Espagnole eût bloqué l'île, et intercepté tous les navires faisant la contrebande de guerre, elle eut laissé les insurgés cuire dans leur jus. Elle ne l'a pas fait, pour des raisons d'ordre financier et d'ordre politique.

L'Espagne n'est pas, ainsi que beaucoup le croient, une nation dégénérée. Ce quelle fut, dans le passé, ceux qui connaissent l'histoire le savent. Si elle ne fut pas la plus puissante, elle fut une des puissantes parmi les nations. A une certaine époque de son existence nationale, elle a tenu dans ses mains les destinées du vieux monde.

Napoléon Ier, lui même n'a jamais trouvé devant lui, un peuple aussi brave, aussi tenace, aussi fier que le peuple Espagnol. Cette malheureuse guerre d'Espagne fut une grande faute politique et une grande faute militaire. Elle fut le tombeau de la grande armée, et on peut dire, avec raison, qu'elle fut le commencement de la décadence impériale.

Depuis, l'Espagne a été troublée par des révolutions successives, qui a plusieurs reprises, ont armé la nation contre elle-même. Carlistes, Alphonsistes, Républicains se sont successivement disputé le pouvoir, et ces secousses continuelles ont amené l'Espagne dans une situation financière des plus déplorables dont elle aura de la peine à sortir. Mais en dehors de cela, l'Espagnol est brave, intrépide: il affiche dans les circonstances difficiles un superbe mépris de la mort, qu'une foi religieuse profonde lui fait regarder sans crainte. Il est fort susceptible sur la question du patriotismes et on peut être certain que, si le pays est en danger, il n'y aura ni Alphonsistes, ni Carlistes, ni Républicains, mais rien que des Espagnols qui sauront défendre l'honneur du pavillon avec leur bravoure légendaire. L'élan de l'infanterie Espagnole est proverbial: il rappelle la *furia francesa*.

L'armée et la marine espagnoles, si elles sont soutenues par la puissance de l'argent, comme tel semble être le cas, sont en mesure de causer des surprises désagréables à la nation qui les aura pour adversaires. Qu'on ne se fasse donc pas illusion. Il y a déjà longtemps que cette insurrection aurait été brisée, si elle n'avait reçu du dehors ses ressources et ses armes.

Comme tous les citoyens français, j'ai pour les Etats-Unis une affection profonde. Je considère la République américaine comme une république modèle, comme la patrie, par excellence, de la liberté. Par sa situation géographique, elle se trouve à l'abri de toute attaque extérieure. Son territoire est immense, ses ressources inépuisables. Elle n'est pas obligée, comme les puissances européennes, d'entretenir des armées formidables qui absorbent le plus crair des revenus d'un pays. Elle n'immobilise pas comme elles, par l'obligation du service militaire, les forces vives de la nation. Dès lors, n'admettant pas que les Etats-Unis puissent avoir un but de conquête, quel est le mobile qui les pousse à intervenir dans les affaires cubaines?

Certes, c'est une grande et généreuse pensée que celle qui consiste, au nom des principes de la Fraternité, a aider les opprimés à secouer le joug de l'oppresseur. Mais, en politique, aussi bien que dans la vie privée, il n'est pas prudent de mettre son doigt entre l'enclume et le marteau, et on doit laisser les nations comme les individus, laver leur linge sale en famille. Et peut être même, cette intervention des Etats-Unis aura-t-elle plutôt été nuisible à la cause de l'indépendance cubaine, car, avant de céder à un ultimatum, l'Espagne dépensera jusqu'à son dernier sou et jusqu'à son dernier homme.

Supposons maintenant la guerre déclarée. Admettons l'hypothèse d'un triomphe naval des Etats-Unis sur l'Espagne. Quels sont les avantages qui en résulteront? Aucun, absolument aucun. La flotte Américaine sortira considérablement affaiblie de cette épreuve, et ne pourra pas songer à porter la guerre en Espagne. Donc, les bénéfices que l'on en retirera ne compenseront pas les pertes matérielles immenses, et surtout les pertes de tant de braves, dont la mort aura été un sacrifice inutile pour la Patrie.

Et, si la marine espagnole, dont l'éloge n'est pas à faire, admirablement outillée, montée par des marins hardis, expérimentés, commandée par des officiers de premier ordre, vient à triompher.—tout est possible,—malgré leur puissance, des escadres américaines, à quoi cela avancera-t-il l'Espagne?

Envahir le territoire américain serait une suprême folie. Les Etats-Unis sont assez vastes pour absorber une armée étrangère qui s'aventurerait en ennemi sur son sol. Il lui serait impossible, point primordial, pour une armée en campagne, de s'assurer une ligne de retraite, et alors fatalement, à un moment donné, elle se trouverait prise, comme dans un filet, par les forces immenses des Etats-Unis. Ce serait une répétition de la désastreuse campagne de Russie, sous le premier Empire.

Non. L'idée d'une guerre n'est pas admissible. Tout ceux qui envisagent la situation sans parti pris, avec sang-froid, sont obligés de reconnaître que, dans ces circonstances difficiles, le président des Etats-Unis fait preuve d'une grande sagesse et de réelles capacités comme homme d'Etat, en résistant aux partisans de la guerre qui me paraissent fort nombreux dans les hautes sphères administratives. Si par sa prudence, par sa saine appréciation des choses, M. McKinley peut éviter à son pays les horreurs d'une conflagration, il aura bien mérité de la Patrie. Sans forfaire à l'honneur les deux peuples peuvent trouver encore une solution pacifique.

Dieu le veuille!

YAN DE LESCA.

Amour—Haine—Amitié.

Mon cœur était tout neuf, lorsque, sur le che-
[min,
Un bel enfant parut qui le prit dans sa main:
Il le garda longtemps, et je suivais la route,
Aveuglé, ba loté de l'allégresse au doute,
Et puis il me quitta. La nuit fit place au jour
Mon cœur était brisé.—J'avais connu l'*Amour*.

Je rencontrai plus tard une enfant sombre et
[belle
Elle reprit mon cœur et je marchai près d'elle;
Je devins son esclave: un bandeau sur les
[yeux
J'ai suivi quelque temps le sentier douloureux,
Mais mon cœur était las et je brisai ma chaîne,
Elle ne l'avait pas guéri. C'était la *Haine*.

Une femme parut enfin qui vint à moi;
Son regard était doux et limpide. "Pourquoi,
Dit-elle, parais-tu si fatigué? la route,
En marchant avec moi, te paraîtra plus courte.
Viens et de ton fardeau donne-moi la moitié!"
Elle reçut mon cœur, car c'était l'*Amitié*.

LUXE ANCIEN

ET

MODERNE.

On va vendre l'hôtel du baron Pichon, situé quai d'Anjou, dans l'île Saint-Louis: je l'ai voulu visiter écrit M. Louis de Meurville, dans ses moindres détails.

On sait quelles belles collections y étaient renfermées. "Renfermées" est le mot, car le baron avait tout un système de verrous et de détonateurs-avertisseurs contre les voleurs.

Et il avait raison, car sa collection d'objets d'art représentait une fortune, la seule coupe des Frias étant estimée 600,000 francs, et sa bibliothèque, dont la vente vient d'être achevée, a dépassé le demi-million.

Le premier hôte célèbre de cette maison a été le duc de Lauzun, qui fut si près d'épouser publiquement la Grande Mademoiselle, et ne l'eut que vieille et ridée et maussade. Elle le battait; il finit par renverser les rôles, et dit la tradition, faisait ôter ses bottes, quand il revenait de la chasse.

Mais laissons là les petits mémoires.

Ce qui nous frappe, c'est l'exiguïté de cet hôtel pour de tels personnages, et l'incommodité de ces appartements.

Deux chambres de maître, des salons, et c'est tout.

Mais une très grande cour où les carosses pouvaient évoluer aisément, et, au fond, un petit autel qui probablement servait de logement aux gens de la maison.

Par exemple, l'escalier est large, superbe en son évolution. C'est de quoi livrer passage à un régiment, et.... il n'y avait là qu'un colonel qui battait la générale.

Qui de plus? Un souterrain qui conduisait à la Seine. Sommes-nous au temps de la tour de Nesle? Non pas. On ne noie personne, mais le roi, quelques années auparavant, avait consigné Lauzun, ce Don Juan français, dans son autel, et lui avait interdit d'en franchir la porte. Lauzun tint parole, mais il y avait le souterrain par où il prenait pied sur la barque de Cythère.

Quel est aujourd'hui, je ne dirai pas le grand seigneur, mais le bon bourgeois à son aise, qui pourrait s'installer dans ce petit hôtel, si peu qu'il ait de famille? Le baron Pichon y vivait en célibataire, et sa jolie petite chambre, aux boiseries peintes, lui suffisait largement, bien qu'encombrée de bibelots et de livres. Du grand salon à côté, orné de très belles boiseries, il avait fait sa bibliothèque.

A l'étage supérieur, une salle à manger spacieuse et royale, avec des marbres, une fontaine, des statues et une voute peinte. A la suite, deux magnifiques salons en boiseries peintes et plafonds peints. Puis, deux chambres à alcôve, dont une d'apparat, et toutes les deux ornées, du plafond au parquet, de merveilleuses peintures et de fines moulures.

C'est un bijou que cet hôtel, un Versailles, un Louvre en miniature, et le grand salon du bas a certainement près de douze mètres de longueur, mais la chambre du baron Pichon qui est à la suite de ce salon n'était pas une chambre, c'était un petit salon. Le duc de Lauzun et la Grande Mademoiselle avaient donc de très béaux appartements de réception, mais ils n'avaient pour pour leur appartements privés que deux chambres à coucher se commandant; point de cabinet de toilette, point de débarras, rien de ce qui fait aujourd'hui le confortable et l'hygiène.

Je ne voudrais, en disant cela, ni amoindrir ni vanter la valeur de l'immeuble. Ce n'est pas mon affaire, et je ne cite cet hôtel que pour en prendre un entre mille, et parce que, plus beau que plusieurs, il n'est pas plus confortable que tous les hôtels de cette époque.

Vraiment nous avons fait de grands progrès à ce point de vue, et les Anglais, dont on vante l'esprit pratique, n'ont pas fait mieux que nos architectes au point de vue de l'hygiène et du confort.

Nos chambres sont moins belles qu'autrefois; elles n'ont pas l'alcôve à estrade et à balustrade, ni de telles boiseries, ni de telles peintures. Nos portes n'ont pas ces belles sculptures dorées et ces bronze finement ciselés. Mais nous avons de bons calorifères, de l'eau partout, de l'eau chaude à volonté, des salles de bain, ce détail inconnu de nos arrière-grands'mères. Nous avons de vastes cabinets de toilette, des penderies, des robéries, des *nurseries*, et.... je ne puis entrer dans d'autres détails.

Peut-on s'imaginer aujourd'hui que de grands seigneurs logeaient, au palais de Versailles, en de véritables niches, chambrettes d'entresol, presque des soupentes, dont nos valets de chambre voudraient à peine se contenter aujourd'ui.

Peut-on s'imaginer qu'à la cour du Grand Roi, du Roi-Soleil, il fallait tous les matins laver à grande eau le grand escalier, parce que la nuit.... n'insistons pas!

Louis XIV lui-même ignorait la propreté, faisant le simulacre de se laver, au petit lever, d'une étoupe trempée dans un peu d'esprit de vin qu'un grand seigneur lui apportait dans un bassin d'argent, tandis qu'un autre apportait la serviette.

Ce fut Fagon qui obligea le Roi à prendre des bains, après la maladie dont il faillit mourir, et dont Michelet, par une singulière dérision, a fait le partage du règne.

Quant au chauffage des appartements, it était inconnu de nos ancêtres, ou peu s'en faut. François Ier se faisait apporter une botte de paille pour ses pieds pendant son diner, et l'on gelait à Versaille à la table du Grand Roi. Mme de Maintenon, alors qu'elle était encore Mme Scarron, avait fait monter une chaise à porteur dans sa chambre, et elle y passa ses journée pendant tout un hiver, pour avoir moins froid.

Le luxe a donc totalement changé de physionomie en ce siècle. Il était tout à l'apparat, à l'extérieur, aux réceptions; il est aujourd'hui moindre à l'extérieur et moins artistique aussi, mais réparti sur tout l'ensemble de la maison.

Et ce qui vaut mieux encore, le confortable et l'hygiene pénètrent jusque dans le peuple. Allez voir à Belleville les jolis et proprets logements qu'occupent nos ouvriers.

L'art y a perdu, mais le bien-être et la santé y ont gagné. Cela ne vaut-il pas mieux?

PENSÉES.

Bien dire et bien parler ne sont rien sans bien faire.

On a de ce qu'il faut toujours trop ou trop peu.

Jamais de sa faute on aime le témoin.

CUISINE POUR TOUS.

Œufs à la royale.

Ce mets est véritablement digne d'un roi, mais il est cher et demande des soins. On peut le faire avec économie en employant les reliefs de gibier d'un grand dîner. Le voici tel que je le créai pour le prince de Rohan en 1883, rue Royale.

Coupez une bécasse un peu faite en 4 parties, mettez dans une casserole 50 grammes de lard maigre et 20 grammes de beurre; faites revenir une tranche d'oignon et une de carotte coupées en petits dés en même temps que les morceaux de bécasse, saupoudrez d'une cuiller à bouche de farine, mouillez avec un demi-litre de bouillon de poularde et 2 décilitres de vin du Rhin, salez peu, parfumez d'un soupçon de thym et de laurier sauce, quelques pelures de truffes, couvrez hermétiquement et laissez cuire deux heures à feu très doux. Passez une première fois au tamis de fil de fer et une seconde au tamis de crin, recueillez la puree dans une casserole un peu plate, et, avec une cuiller de bois, vannez-la sur le feu jusqu'au premier bouillon. Si la purée est trop épaisse, allongez-la avec un petit verre de cognac et de bouillon, goûtez l'assaisonnement qui doit être un peu relevé et tenez au chaud au bain-marie.

Bananes farcies.

Formule—6 bananes, 60 grammes de fraises des bois, 3 oranges, 30 grammes raisin de Smyrne, 30 grammes de corinthe, 50 grammes d'angélique, 50 grammes de sucre en poudre, un décilitre de très bon kirsch, un peu de jus de citron.

Opération—Couper les bananes par le milieu pour obtenir le double de petits bateaux: enlever la chair (sans endommager la peau), trier et laver les raisins, couper en dés très fins, l'angélique et les bananes, peler à vif les oranges et enlever la chair par petits quartiers en passant la lame du couteau sur la cloison qui les sépare l'un de l'autre. Réunir toutes ces bonnes choses dans une soupière ou légumier, ne pas oublier les fraises, saupoudrer avec le sucre, arroser avec le kirsch et le citron, couvrir et mettre sur glace ainsi que la peau des bananes. Pour servir, dresser les bateaux en rosace, les garnir avec soin et envoyer à table.

Pommes à l'alsacienne.

Mondez et coupez, en bouchon de 4 centimètres de haut sur 3 centimètres de large, des pommes de terre. Lavez-les et faites-leur faire un bouillon. Egouttez, chauffez un sautoir où elles rentrent à l'aise, avec 60 grammes de beurre. Posez les pommes assez rapprochées, sans se toucher toutefois, chauffez 5 minutes, retournez, saupoudrez de sel fin et de fromage râpé, gruyère ou parmesan; poussez au four et laissez cuire à découvert 12 ou 15 minutes. Dressez sur plat, arrosez de beurre fondu *non cuit* et servez.

Chateaubriand à la Dubarry.

Marinez avec un peu d'huile 700 à 800 grammes de filet de bœuf pris dans le milieu de la pièce. Faites le griller pendant 10 ou 12 minutes de chaque côté sur un feu amorti. Coupez une tranche par convive, de foie gras cru, épaisse d'un centimètre et de 5 centimètres de diamètre, passez-les au lait et à la farine, sautez-les dans du beurre clarifié 2 minutes de chaque côté. Tournez deux champignons par personne et cuisez-les dans 1 décilitre de vin blanc, une noix de beurre et quelques gouttes de citron; un bouillon suffit. Mettez avec le jus des champignons, 40 grammes de glace de viande, faites réduire, liez avec 50 grammes de beurre en tournant la casserole en dehors du feu, dressez les escalopes de foie gras autour du filet, les champignons dessus, arrosez avec la demi-glace et servez.

LA MODE.

Avril donne le signal de toutes les modes printanières. C'est Pâques, puis le concours hippique, les premières communions, et enfin une innombrable quantité de bénédictions nuptiales à l'occasion desquelles les femmes sont heureuses de faire assaut d'élégance.

Voici d'abord une ravissante toilette de jeune femme destinée à une fête de sport mondain On peut la faire de deux façons: d'abord, très chic, avec la veste en drap rouge et la jupe grise pailletée de même ton; ou bien, la veste en drap noir, à revers en mousseline de soie bise, comme pour la veste rouge, et la jupe gris perle avec motifs de tresse ou de guipure appliquée. Col blanc, rabattu, et cravate de satin noir, genre 1830. Trois petits jokeys superposés sur le haut des manches soulignent l'emmanchure. Toque bien chiffonnée en velours et plumes ou bien paille de fantaisie rouge ou noire, et plumes noires

La veste est en velours Havane brodé de motifs de jais contournant des rubis. Revers en guipure crême, ou en mousseline de soie bouillonnée. Chemisette de soie rouge finement plissée, et ornée, en guise d'empiècement, d'un entre-deux croisillé, en fine guipure. Ceinture en velours Havane fermée par une boucle ancienne. Jupe de drap de même nuance, toute brodée de jais et de paillettes avec quelques rubis rappelant la veste. Cette robe touche légèrement terre.

Les manches sont très longues et de moins en moins élargies à l'emmanchure. Capote noire en jais et plumes de coq. Chaussures vernies, bas de soie Havane et gants beurre frais.

La toilette de première communion exige, avant tout, la simplicité. On la fait généralement en mousseline de l'Inde sur robe de dessous en taffetas blanc ou en percaline blanche, suivant le prix qu'on y veut mettre. Celle que nous donnons aujourd'hui est à large plis presque réguliers sur toute la hauteur de la jupe, ronde bien entendu. Le corsage, froncé à la vierge à la ceinture, est à petits plis en travers, formant empiècement du haut. La taille ronde est enserrée dans une ceinture longue, en moire blanche, nouée à la baby.

Très distinguée aussi, mais plus simple, c'est à dire d'un genre plus facile à porter à pied, est une robe de satin noir uni avec jaquette de demi-saison en drap de nuance vert russe par exemple, ornée de torsades et de macarons de soie noire; plissé en rabat sur la basque et ceinture de moire noire. Les revers sont également en moire, galonnés de blanc. Chapeau Ludwig en feutre souple orné de plumes frisées.

Cette fois, c'est à la Comédie-Française que nous allons chercher l'inspiration. Cette délicieuse toilette de cortège, pour un mariage, de mère de première communiante, ou d'élégante se rendant à un *fire o'clock tea* était portée par Mlle Brandès dans *Catherine*.

Les manches, taillées comme celles d'une chemise de nuit, sont longues, ornées sur les poignets comme sur le col d'une fine valenciennes; trois petits plis, presque à l'emmanchure, simulent des jockeys.

L'aumônière est en moire blanche, ornée de bouillonnés en mousseline de soie. Bonnet de tulle avec choux en rubans cométes, et brides de moire blanche. Voile en mouseline de l'Inde très fine. Gants et souliers de chevreau blanc. Bas de soie blanche ou de fil d'Ecosse à jour....

La chemise, le pantalon et les jupons de dessous sont en fine percale ornée de broderie. Le nansouk est préférable pour le dessus de corset, qui doit être blanc naturellement, en coutil ou en batiste.

POMMES DE TERRE

ET

RIMES.

Des gens de politique
Très bonne, et dont le cœur
Est tout patriotique
Dans un élan vainqueur,

M'ont offert—grande affaire!—
La noble mission
De bâtir à loisir à faire
Dans leur Convention.

Ils pensaient que mon âge
De vieux cheval fou bu
Mettait mon personnage
A la hauteur du but.

La chose était tentante,
Et, dans la vanité
De mon âme contente,
J'ai trois jours hésité.

Devenir un grand homme
A la fin de ses jours
Est une chance comme
On n'en a pas toujours.

Et le plus haut sur terre,
Par l'esprit créateur
Et par le caractère,
Est le législateur.

Platon, divin poète
Et philosophe aussi,
L'appelait *nomothète*,
Comme l'on sait ici.

Solon le fut. Et d'autres
Encore ont mérité,
Longtemps avant les nôtres,
Leur immortalité.

Par exemple, Moïse,
Qui fut révélateur
De la Terre Promise
Et son législateur!

Pourtant, devant une œuvre
Au très glorieux nom,
J'ai compris qu'un manœuvre
Devait répondre non.

Sentant bien que, pour être
Un Solon d'un seul mot,
Il fallait être un maître
Et non pas un grimaud;

Que, pour tenir ce rôle,
Il importait d'avoir
Le don de la parole,
Même un peu de savoir;

Que les Codes à faire
—Chose dite entre nous—
Sont l'importante affaire
Des savants chicanous;

Qu'un septuagénaire,
Rimeur et radoteur,
Serait un triste bère
Comme législateur,

Je m'ai dit à moi-même,
En bon français d'ici:
"L'honneur est trop suprême
Et trop grand le souci.

Il vaut beaucoup mieux être
Jardinier inconnu
Et bonhomme champêtre
Que Solon biscornu."

Voilà tout le mystère,
Qu'fait qu'en ce moment
J'ai des pommes de terre
Que je *fouille* en rimant.

J. G.

UNION FRANÇAISE.

Grand Concert et Bal Donné par l'Orphéon Français.

C'est jeudi prochain, 21 courant, qu'a lieu, comme nous l'avons déjà annoncé, la grande soirée musicale et dramatique, donnée par l'Orphéon Français, avec le concours gracieux de la Lyre d'Orphée, autre société chorale, fondée par le professeur Geo. O'Connell, qui est aussi le directeur musical de l'Orphéon. Avons-nous besoin de refaire, pour la centième fois, l'éloge de cette société, non seulement de chant, mais de bienfaisance—pourrons-nous dire—car elle a toujours été des fêtes et des concerts qui se donnent au bénéfice des pauvres et des institutions de charité? Avons nous besoin d'ajouter que c'est encore dans cette société que se trouvent les voix les plus jolies et les mieux cultivées de la ville? Ne suffit-il pas de citer Mlles Rivière et Delbondio; MM. Soum, R Gaillard, A. Dufilho et J. M. Rouède, auxquels il faut ajouter Mme Buckley et Mlle Bailey qui participeront à l'exécution du quatuor de Rigoletto, avec MM. Soum et Gaillard, pour se faire une idée nette de la valeur de cette soirée?

Ajoutons que, pour cette fois, qui est la première et ne sera, sans doute pas la dernière, l'Orphéon se lance dans une voie nouvelle et féconde, celle de la comédie. Nous ne connaissons pas la pièce intitulée: "Mêlez-vous de vos affaires". Tout ce que nous savons, c'est qu'elle sera jouée rien que par des membres de l'Orphéon, et qu'il s'attache une immense curiosité à cette représentation.

Disons, en terminant, que le prix d'entrée est plus que modeste—50 sous—et que la soirée musicale et dramatique sera suivie d'un bal, brillant et animé, comme tout ce qui se fait à l'Orphéon.

Voici le programme:

Chœurs.
Orphéon Français, Lyre d'Orphée.
Soli.
Mlle Rivière, Mlle Delbondio, M. Soum, R. Gaillard, A. Dufilho, J. M. Rouède.
Quatuor de Rigoletto.
Mme Buckley, Mlle Bailey, MM. Soum et Gaillard.
Mêlez-vous de vos Affaires.
Comédie en 1 acte par les membres de l'Orphéon.

L'orchestre mexicain du Capt. Payen.

Tous les amateurs de musique—disons tous les connaisseurs—de la Nouvelle-Orléans ont souvent entendu, et toujours chaleureusement applaudi le fameux orchestre militaire, ou plutôt, l'orchestre d'harmonie mexicain, si habilement dirigé par l'excellent et savant capitaine Payen. On se rappelle ses succès, ses triomphes, durant l'exposition universelle de 1884 85 Il était devenu alors le favori du public qui ne rêvait que lui, et ne jurait que par lui. On aimait ses ensembles pleins d'entrain, de de verve et d'une correction rare, ainsi que les exécutions de ses solistes dont quelques-uns pouvaient passer pour de véritables virtuoses. On adorait surtout ses mélodies hispano-mexicaines, d'un charme si pénétrant, qui vous allaient à l'âme et vous remuaient les sens, comme certaines scènes de la Carmen, de Bizet.

Depuis cette exposition, nous avons entendu ce même orchestre, soit de passage, pour aller recueillir ailleurs des bravos bien mérités, soit pour faire chez nous un séjour d'assez courte durée; et, toujours, infailliblement, il a été acclamé. Ses succès n'ont fait que grandir à chaque audition.

Eh bien, ce même orchestre, il nous revient, à l'heure qui est; il nous revient pour tout un été. C'est à la Direction des Chutes, ou, si l'on veut, du Parc Athlétique que nous devons ce bienfait, d'autant plus inestimable qu'il était inattendu, et que nous nous croyions pour l'été, autant que pour l'hiver, privés de toute distraction artistique. Mais pour y arriver, il a fallu remuer ciel et terre; il a fallu s'adresser à M. Diaz, le président de la Confédération Mexicaine, qui a, pour le Capt. Payen et sa troupe, une haute estime et consent difficilement à s'en séparer. C'est la direction des Chutes qui est, à force de sollicitations et à coup de dollars, parvenue à obtenir un permis, pendant la saison de l'été, pour ce que l'on appelle, ici, la Bande Mexicaine.

Voici la direction des Chutes bel et bien engagée, et la population, forcée de faire honneur à cet engagement, qui n'a été conclu que pour elle et à son bénéfice. Nous espérons qu'elle saura répondre généreusement à l'appel qui lui est fait.

Inutile maintenant d'insister sur la valeur de cet orchestre dont la réputation est toute faite. Son répertoire est, comme on le sait, riche et extrêmement varié Aux Pots-pourris, sur les Opéras tels que Samson et Dalila, Tanhauser, Lohengrin, Cavaleria Rusticana, il a ajouté une foule d'airs patriotiques et populaires, anciens et surtout nouveaux qu'on ne connait nullement, ou que très peu, à la Nouvelle Orléans Très étendu, très émouvant, très alléchant, ce répertoire.

La plupart de nos amateurs en connaissent déjà une grande partie, qu'ils ont applaudie, jadis, avec enthousiasme. Quant à la partie restée jusqu'ici inconnue, M. Payen nous réserve dit-on, plus d'une agréable surprise.

La direction elle-même s'est mise en frais pour la circonstance. Elle a agrandi le pavillon de l'orchestre, augmenté considérablement la plate-forme destinée au public. Tout concourt donc au succès de cette entreprise qui, si difficultueuse qu'elle soit, est parvenue jusqu'ici à dompter tous les obstacles. Après cela nous nous à fêter ce retour parmi nous, de l'orchestre Payen. Nous n'aurons, croyons-nous, qu'à nous en louer, à nous en féliciter.

ÊTRE SUR SON TRENTE-ET UN.

L'expression être sur son trente-et-un vient de ce qu'au moyen-âge, les corps de métier étaient réglementés avec beaucoup de sévérité. La matière avec laquelle ils devaient fabriquer chaque étoffe était désignée. Pour les tissus, on fixait le nombre de fils que devait contenir la largeur.

Les étoffes de première qualité comprenaient trente fois soixante fils, sous le nom de trentain, donné aux étoffes chères. Par conséquent, dire que quelqu'un portait du trentain, c'était dire qu'il était riche. De ce terme, le peuple a fait trente-un, et comme l'usage, dans les adjectifs numéraux, est maintenant de dire trente-et-un, on a conservé cette expression pour indiquer que quelqu'un a mis ses plus beaux habits.

Le culte des morts chez les Indiens.

Avant l'envahissement des Européens, la plupart des tribus sauvages de l'Amérique du Nord, montraient le zèle le plus louable pour honorer la mémoire des morts. Dans la plupart des funérailles, la famille du défunt distribuait ce qu'elle possédait aux convives du festin funèbre; on mangeait et on buvait tout ce qui se trouvait dans la cabane. Au lever du soleil, on poussait de grands cris sur le cercueil d'écorce où le cadavre était déposé; au coucher du soleil, les cris recommençaient; cela durait trois jours, au bout desquels avait lieu l'inhumation.

On élevait sur la fosse un petit tertre qu'on appelait le mont du tombeau; un poteau peint en rouge marquait la sépulture, si le défunt avait figuré parmi les guerriers renommés.

Dans plusieurs tribus, les parents du mort se faisaient des blessures aux jambes et aux bras. Pendant un mois entier, on continuait les cris de douleur au lever et au coucher du soleil, et l'anniversaire de la perte que l'on avait faite était célébré pendant plusieurs années. Quand un sauvage mourait l'hiver à la chasse, son corps était conservé sur les branches des arbres; on ne lui rendait les derniers honneurs qu'après le retour des guerriers au village de sa tribu; en un mot, les sauvages de l'Amérique avaient une grande vénération pour les morts. Dans les calamités publiques, la première chose à laquelle on pensait, c'était de sauver les os de ses aïeux; fallait-il s'expatrier, ils emportaient avec eux ces précieux restes, qui étaient leur unique richesse et leurs principaux dieux.

Par suite des relations établies entre les hommes civilisés et les tribus sauvages, l'ensemble de ces mœurs a été sensiblement altéré; les races mêmes se sont considérablement réduites à cause des envahissemente progressifs de la population blanche. De plus, l'abus des liqueurs fortes, les vices, les maladies apportées chez les Indiens par les gens de l'Europe, ont précipité la destruction de ces peuples. Au total, les fières nations de l'Amérique septentrionale n'ont conservé en général que leur langue et leur vêtement.

Prédictions de Thomas Moult sur l'année 1898.

Prédictions générales.—Le printemps cette année sera fort hâtif à tous biens à venir. L'été sera chaud, et donnera de grandes pluies. L'automne sera humide, moite et contraire aux semences, qui seront difficiles à faire. L'hiver sera grand et froid, et il y aura de grandes gelées jusqu'à la fin. Au commencement de cette année, qui sera la mi-mars, seront toutes semences constantes et bien requises. Ceux qui auront de l'avoine et autres menus grains, s'ils les vendent au mois de mars, feront leur profit. Les blés multipliieront en été, il y aura perte à les garder. Ce qui auront du vin l'été, qu'ils le vendent, car il se vendra mieux en cette saison qu'après la récolte des vendanges.

Prédictions particulières.—Déclarations de guerre entre les princes chrétiens. Un grand prince montera sur le trône. Grande guerre entre les princes chrétiens.

DEFINITIONS.

Amitié.—Après la chute d'Adam et d'Eve, Dieu touché de leur misère leur fit un don suprême. Il créa l'amitié.

M. de Landreaux.

Le Temps.—Un avare qui prend tout et ne rend rien.

Mme Robergot.

Le Mariage.—Un feu d'artifice qui commence par le bouquet.

M. P. Taveau.

L'Espérance.—Une escarpolette qui vous balance toute la vie.

M. Garot.

Cœur.—Mine d'or dont il faut savoir trouver le filon.

Mme A. de Calzado.

L'Océan.—Le miroir qui reflète la puissance de Dieu.

Mlle Berny.

Flirt.—Grande culture de petits péchés.

Vicomtesse de Bentzmann.

Miracle.—Un miracle est la signature de Dieu.

M. de Barescut.

Amour maternel.—Une table à rallonges.

Mlle Hervis.

La Vérité.—Déesse si respectée par les hommes qu'ils ne la dévoilent que rarement.

Mlle Ghika.